

# Feu la société globale et les méthodes quantitatives : de nouveaux termes pour un ancien débat?

André Tremblay

Number 28, 1997

Feu la société globale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002527ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002527ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, A. (1997). Feu la société globale et les méthodes quantitatives : de nouveaux termes pour un ancien débat? *Cahiers de recherche sociologique*, (28), 63–88. <https://doi.org/10.7202/1002527ar>

Article abstract

Both sociology and its methodologies developed in the wake of national societies. The nineteenth century constructed these latter as the only legitimate global societies, and sociology constructed them as the model for society. The author considers the opposition between qualitative and quantitative methods in this light, all the while widening the debate to encompass anti-empirical social philosophers. He also examines the opposition between global society and shared local society through the lenses of postmodern thought and the equivalence sometimes made between researchers' level of analysis and political orientation. The author concludes by proposing a number of methodological orientations.

## Feu la société globale et les méthodes quantitatives: de nouveaux termes pour un ancien débat?

---

André TREMBLAY

Société globale, société locale, méthodes quantitatives, méthodes qualitatives, existe-t-il une correspondance entre les niveaux d'analyse et les méthodes de recherche? Existe-t-il une méthodologie de la postmodernité, si tant est que l'on accepte ce vocable comme un raccourci<sup>1</sup> commode? Peut-on associer, d'une part, le positivisme et l'analyse quantitative et, d'autre part, le non-positivisme et l'analyse qualitative? Toutes ces questions nous ramènent à de fort anciens débats qui ont marqué l'histoire de notre discipline et la philosophie des sciences. On les a retrouvées chez Dilthey qui, au siècle dernier, s'opposait à la méthode scientifique tel que la préconisait Comte, chez Popper qui s'opposait à l'historicisme des marxistes et aux sociologues critiques, chez Adorno comme chez Habermas. Mais elles opposent aussi et surtout ceux qui se réclament des méthodes quantitatives en sociologie et ceux qui défendent les méthodes qualitatives.

Jusqu'à tout récemment les termes du débat étaient exprimés à partir des catégories défendues par les sociologues quantitatifs: la

---

<sup>1</sup> Je n'ai pas l'intention d'examiner ici la pertinence de parler ou non d'une nouvelle ère historique. Le postmodernisme regroupe d'ailleurs de nombreuses manières de voir la société, note K. Charmaz: «*As Pauline Rosenau (1992) observes, postmodernism replicate the pastiche it describes because it is a collage containing contradictions and confusions.*» (K. Charmaz, «Between positivism and postmodernism», *Studies in Symbolic Interaction*, vol. 17, 1995, p. 47.) C'est le postulat d'un changement d'époque qui agace le plus dans la persuasion postmoderne. On comprend bien que l'abandon d'un certain nombre de métadiscours nous ait amenés à un plus grand relativisme culturel et social en sapant une des bases des structures sociales et on comprend bien que cela se produise principalement dans les pays occidentaux et surtout dans les grandes villes. Toutefois, l'idée d'un postmodernisme repose essentiellement sur une modernité européocentrée et unificatrice qu'un Foucault est le premier à pourfendre. La notion d'époque est en effet totalement faussée et peu respectueuse des discontinuités historiques. Qu'en est-il par exemple des pays musulmans? Est-ce que la présence du métadiscours religieux en fait des pays modernes? Doit-on les stigmatiser en les nommant moyenâgeux?

validité, la fidélité et surtout la capacité de généralisation qu'offre chacune des approches ont été les critères retenus pour les juger. Ce débat prend aujourd'hui des dimensions nouvelles devant la critique qui est faite au concept de société globale. Si, en effet, on a historiquement interrogé la capacité des méthodes qualitatives de décrire, de conduire à la compréhension et à l'explication des phénomènes d'ensemble, de mener à la découverte des théories pouvant s'appliquer à la société globale, la perte de signification de la société globale nous oblige à regarder ces méthodes d'un autre œil.

Chez les sociologues critiques tel Robert Calhoun, c'est sous les traits de l'État-nation que la société globale est à condamner. Le même constat est posé également dans le «mouvement», la «sensibilité» ou la «persuasion» postmoderniste. Pour ces sociologues, l'État-nation constitue un des discours totalisateurs qu'ils rejettent. Les penseurs postmodernistes perçoivent toute totalisation, toute globalisation, comme essentiellement hégémonique<sup>2</sup>. J'interrogerai donc d'abord le concept de société globale tel qu'il est défini dans l'ère moderne, soit sous la forme de l'État-nation. J'en tirerai certaines conséquences sur la forme qu'ont pris la sociologie et les théories sociologiques. Ensuite, j'examinerai l'opposition entre les méthodes qualitatives et les méthodes quantitatives tout en les opposant aux méthodes qui rejettent toute démarche empirique. Dans un troisième temps, je considérerai d'autres manières de conceptualiser le rapport entre le local et le global en tentant d'en tirer des conséquences générales et méthodologiques.

### **La société globale, qu'est-ce que c'est?**

La notion de société globale est une invention du XIXe siècle. Elle repose largement sur la notion de nation et sur le processus de construction des États-nations qui termine alors son accomplissement en Europe de l'Ouest.

*“Cultures” and “societies” are not simply given as units in the nature of things, nor is this an arbitrary construct of social scientists, a sort of unmotivated mistake. Cultures and societies have been constituted as putatively bounded units in a world-system that is presumed to divide*

---

<sup>2</sup> Voir, par exemple, D. Weinstein et M. A. Weinstein, «Postmodernizing (Macro) sociology», *Sociological Inquiry*, vol. 63, no 2, 1993, p. 224-238, sur l'importance accordée au rejet de tout savoir hégémonique par les penseurs postmodernes et ses conséquences pour les théories sociologiques postulant une globalisation.

*into an exhaustive and a more or less mutually exclusive set of such units*<sup>3</sup>.

Toutefois, le processus de mise en place des États-nations en Europe s'est étendu sur une très longue durée, ce qui nous empêche d'en comprendre la construction. Rappelons-en brièvement l'histoire.

Cette construction a d'abord été conquête politique et asservissement des pouvoirs locaux par les Carolingiens qui voulaient rétablir l'Empire romain, puis par les Capétiens qui construisaient la France. Cette conquête politique, et non pas quelque contrat politique, sera accompagnée d'un asservissement culturel. Les Carolingiens comme la royauté française s'allieront à l'Église catholique pour ce faire. Les moines de l'ordre bénédictin de Cluny seront le fer de lance de ce mouvement<sup>4</sup>. Sous l'influence de l'abbé Hugues Le Grand, au XI<sup>e</sup> siècle, le Saint-Empire romain germanique, la papauté et la royauté française, réunis pour la première fois, constitueront les fondements d'un vaste mouvement qui, à terme, entraînera la chute du féodalisme comme mode d'organisation et répandra une religion unique et unificatrice dans toute l'Europe. Ce mouvement ne se fera pas sans heurt ni paradoxe, l'apparition du gallicanisme comme de l'anglicanisme<sup>5</sup> marquera le passage d'une idéologie entièrement définie par l'Église à une qui repose sur la nation. Et si l'Angleterre et la France réussiront à diriger leur territoire très tôt, les guerres de Religion, la persistance de formes politiques plus anciennes alliées au pouvoir temporel de l'Église et les différentes dominations internationales compliqueront les choses dans le reste de l'Europe. La *Reconquista* espagnole suivra de peu les mouvements français et anglais. En Allemagne, toutefois, et en Italie, c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que le Prussien Bismarck et le Piémontais Garibaldi donneront forme à leurs États-nations respectifs. Forme partout différente dans ses arrangements institutionnels aussi bien que par l'assemblage des peuples et des langues que le concept d'État-nation uniformise maladroitement. Encore cette mise en place institutionnelle

<sup>3</sup> C. Calhoun, *Critical Social Theory*, Cambridge, Blackwell Publishers, 1995, p. 53.

<sup>4</sup> A. Tremblay, *Cohésion et adaptation organisationnelle à travers l'histoire: la bureaucratie romaine, le monachisme clunisien et l'industrie navale québécoise*, thèse de doctorat, Université Laval, 1994.

<sup>5</sup> Ces mouvements de contestation du pouvoir de l'Église romaine se manifesteront chaque fois que les États sentiront leur emprise mieux assurée sur leur population. L'absolutisme des Tudors permit à Henri V de rompre avec l'Église dès 1527 alors que les Français, malgré les hésitations de Louis XIV, attendront 1789. La réappropriation nationale de la religion universaliste qu'était le catholicisme, une religion impériale, a constitué l'accomplissement de cet universalisation en même temps que sa destruction ultime.

et nationale laissera-t-elle partout des enclaves et des «aberrations» qui, de temps à autre et avec plus ou moins de force, manifestent leur différence. Pensons à la Corse ou aux Basques, à la persistance de la langue d'oc et au mouvement occitan. L'apparition des États-nations en Europe n'est pas plus le déploiement d'une logique rationnelle que le résultat d'un contrat entre des acteurs sociaux. C'est au contraire une construction empirique, contradictoire et discontinue, ponctuée de massacres et de combats, qui ne cesse de devoir être reconstruite et entretenue au travers de mécanismes institutionnels.

Il faut remettre en question ces synthèses toutes faites, ces groupements que d'ordinaire on admet avant tout examen, ces liens dont la validité est reconnue d'entrée de jeu; il faut débusquer ces formes et ces forces obscures par lesquelles on a l'habitude de lier entre eux les discours des hommes; il faut les chasser de l'ombre où elles règnent<sup>6</sup>.

C'est dans ces termes que Michel Foucault nous invite à critiquer le «thème de la continuité», lequel nous amène à regrouper des événements dispersés et à les rapporter «à un seul et même principe organisateur».

Aux États-Unis, la formation de l'État-nation a pris une tournure bien différente. Ce sont la vitesse à laquelle l'État américain s'est construit et l'absence d'institutions politiques intermédiaires<sup>7</sup> qui nous ont masqué le caractère d'hégémonie politique de sa construction. L'idéologie du *melting-pot* qui présidera à sa construction était vue comme essentiellement progressiste, comme une solution aux différences ethniques et raciales. «*Until the 1960s, much of the sociological outlook on race and ethnic relations had focused on the processes and progress of assimilation, acculturation, and amalgamation among America's multiverse of peoples*»<sup>8</sup>. Soudainement, on s'est alors rendu compte que le modèle de l'assimilation ne s'était pas réalisé. Fondé sur la dynamique urbaine du passage des immigrants par des quartiers ethniques lors de leur arrivée suivi d'une diaspora individualiste et «américaine» pour les générations suivantes, le modèle

<sup>6</sup> M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1977, p. 32.

<sup>7</sup> La guerre de Sécession a mis rapidement fin à la seule tentative de construction d'institutions politiques intermédiaires. À titre de comparaison, l'Aquitaine échappa au contrôle de Paris entre 1154 et 1453 et la Bourgogne eut une histoire si troublée qu'elle sera tour à tour indépendante, partie du Saint-Empire romain germanique, à nouveau indépendante, puis une partie de la couronne française avec différents statuts pendant les mille ans de son histoire.

<sup>8</sup> A. J. Vidich et S. M. Lyman, «Qualitative methods», dans N. K. Denzin et Y. S. Lincoln (dir.), *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks, Sage, 1994, p. 35.

sociologique de l'intégration sociale se révèle faux. La prévision faite par Park en 1937 se réalise. Ce dernier, après avoir été l'initiateur d'un modèle de l'assimilation, sera en effet un des premiers à reconnaître que l'«*assimilation was but one possible outcome of sustained interracial contact, and that isolation, subordination, nationalist or nativist movements, and secession ought also to be considered*»<sup>9</sup>. En fait, c'est lorsqu'on a en tête l'État-nation à l'européenne, dont l'histoire politique a été naturalisée au fil des siècles, que l'absence d'intégration socioculturelle qu'on constate aujourd'hui en Amérique est post-moderne. Le projet de construire un État-nation autour de la culture WASP, composé d'individus d'origines diverses comme si c'était un processus allant de soi, le propre de toute société normale, ne pouvait réussir dès qu'on comprend qu'il fut en Europe le résultat d'une construction politique et institutionnelle restée inachevée et qu'on doit entretenir. Cependant, ce qui est nouveau chez les postmodernes est moins le constat de désintégration sociale que la place qu'elle occupe dans leurs travaux, «*[...] postmodern social theories give the diagnosed combination of cultural erosion and individual loss of authenticity a positive, indeed often, an affirmative interpretation*»<sup>10</sup>. Toutefois, contrairement à ce que Honneth pense et malgré que les postmodernes professent des valeurs de liberté personnelle, il est moins question d'anomie, de chaos, que d'une définition différente du système de reconnaissance sociale. Celui-ci n'est plus unique et totalitaire mais dispersé dans les différentes sous-cultures jusqu'alors marginalisées, stigmatisées, celles des femmes, des peuples autochtones, des homosexuels et des minorités ethniques pour ne nommer que celles qui sont constitutives de systèmes hégémoniques<sup>11</sup> déjà anciens. Or, actuelle-

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>10</sup> A. Honneth, *The Fragmented World of the Social*, New York, State University of New York Press, 1995, p. 223-224.

<sup>11</sup> La construction sociopolitique des cultures et des sociétés s'est faite par le mécanisme de négation des différences, négation qui prend diverses formes: patriarcat, racisme, ethnocentrisme, élitisme. D'un point de vue historique, cette construction prit la forme de négation des cultures spécifiques propres aux entités politiques conquises par lesdits États-nations, lesquels ont perdu peu à peu leur caractère artificiel ou ouvertement politique pour laisser place à deux concepts reliés: ceux de nation et de minorité nationale ou ethnique. Il est on ne peut plus étonnant que, dans une société dite nationale mais reposant sur l'idée de citoyenneté, il n'y ait d'ethnique que les minorités politiques. La «majorité ethnique» en devenant «la nation» n'a plus à justifier son existence culturelle, elle n'est plus non plus «culturelle». L'hégémonie culturelle et politique s'inscrit au sein de chacune des nations comme à l'intérieur de chaque sous-culture (sous parce que dominée). L'imposition d'une interprétation du bien et du mal, de la normalité et des rapports sociaux sains concerne tout aussi bien les rapports de sexe, de race et de classe. Dans les sociétés globales, toutes les dominations trouvent une légitimation culturelle qui interdit que deux mondes légitimes puissent coexister.

ment, bien des aspects des constructions culturelles nationales sont mises en doute. Outre les anciennes différences «ethniques» qu'on avait réussi à taire, tels les mouvements séparatistes corses et basques, on se trouve devant des villes de plus en plus cosmopolites qui ne sont pas, ne sont plus reconnaissables à une langue, une religion ou une appartenance ethnique spécifique. Bien sûr, ces marqueurs plus anciens sont toujours présents, mais il s'ajoute toute une série d'autres que l'on avait niés jusqu'alors au profit d'une vision plus unitaire. Le multiculturalisme<sup>12</sup> s'installe.

La construction sociale dont dépend l'État-nation est encore plus apparente dans les États du tiers-monde et plus spécifiquement en Afrique. La formation des États, après les guerres de libération, y a largement été hétéronome<sup>13</sup>, les comptoirs commerciaux et les

<sup>12</sup> On doit se garder de voir ici une célébration des politiques trudeauistes. Ces dernières ont été critiquées non seulement par les nationalistes québécois, Guy Rocher notamment, comme une simple réplique et un refus du biculturalisme, mais par d'autres auteurs, dans un contexte loin de celui des relations Ottawa-Québec. K. Mitchell démontre comment le multiculturalisme plutôt que d'être le moyen de «*increasing cultural diversity and mutual tolerance [...] this concept has been politically appropriated, normalized, and reconstructed by the Canadian state and by private institutions to facilitate international investment and capitalist development in Vancouver, British Columbia*» («In whose interest? Transnational capital and the production of multiculturalism in Canada», dans R. Wilson et W. Dissanayaka (dir.), *Global/Local: Cultural Production and the Transnational Imaginary*, Durham et Londres, Duke University Press, 1996, p. 221). En somme, le problème du multiculturalisme n'est en rien réglé par les politiques canadiennes dans un contexte où l'intégration au sein de la culture anglo-saxonne de la majorité de la population du pays se poursuit sans cesse. Au contraire, on peut analyser le multiculturalisme comme le moyen ultime d'influencer et de façonner les manières de vivre d'une population. «*By controlling the meaning of culture and broadening it to include the minutiae of everyday existence, the process of hegemonic production, as outlined by Gramsci and others, can be initiated and extended to the very fabric of social life.*» (*Ibid.*)

<sup>13</sup> C'est largement inspiré de la formation autonome d'État-nation que C. Bariteau, dans «Pour une conception civique du Québec» (*L'Action nationale*, vol. 86, no 7, 1996, p. 105-168), identifie deux processus de formation de ces derniers. Je m'insurge particulièrement contre cette vision de l'apparition de l'État-nation qui la fait reposer sur seulement deux processus, soit sur «la prise en charge de l'État par le peuple» lorsqu'un État existant se trouve transformé ou, selon la même logique de prise de contrôle par le peuple, dans le cadre d'un mouvement sécessionniste. Au contraire, la donne coloniale, y compris dans un dominion comme le Canada, a consisté bien souvent à consacrer les dominations interethniques, et ce tout particulièrement lorsqu'un groupe donné était près culturellement de la mère patrie. On a bien constaté des révolutions bourgeoises à l'origine de certains États-nations, mais postuler que ce processus ou des processus similaires expliqueraient la constitution de «185 États de ce genre alors qu'il y en avait 19 à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle» (p. 130). Et encore moins que dans ces 185 États-nations «[...] la nation est l'expression d'une solidarité consentie et

dominations coloniales se perpétuant dans la détermination des frontières de ce continent si multiethnique que l'idée même d'un authentique État-nation lui est étrangère<sup>14</sup>. Il est d'ailleurs fort intéressant de constater que tant Vidich et Lyman que les Weinstein voient dans la modification des rapports entre l'anthropologie et les peuples coloniaux une des sources de la pensée et de la pratique postmodernes. Les Weinstein voient chez Lévi-Strauss les débuts d'une contestation de l'hégémonie de la pensée occidentale. Le concept de bricolage que Lévi-Strauss développe pour expliquer le système de classification de la pensée sauvage constitue pour eux les fondements théoriques de la pensée postmoderne:

*The bricolage is the nonhegemonic alternative to Western rationalism, which seeks to unify totality according to a system patterned after deductive logic. [...] Lévi-Strauss ([1962] 1963) passes into postmodernism when he mutes his own rationalist search for deep structures and emphasizes bricolage as the form of cultural totality<sup>15</sup>.*

Quant à Vidich et Lyman, ils démontrent comment l'ethnographie est passée peu à peu d'une vision de l'altérité des peuples non européens comme ancêtre ou forme primitive d'un accomplissement nécessaire, celui de l'homme européen, à la reconnaissance de l'originalité et la différence culturelle de l'autre au sein même des cultures occidentales.

La méthodologie sociologique, les méthodologies en sociologie se sont développées à l'intérieur des sociétés nationales modernes. Elles n'ont pas échappé à leur matrice. Au contraire, comme les théories sociologiques, les méthodologies sociologiques ont contribué à la

---

solidifiée quotidiennement par le désir de continuer la vie commune» (p. 130). Il semble que l'auteur confond l'analyse historique du nationalisme avec le projet nationaliste contemporain.

<sup>14</sup> Tout comme d'ailleurs la constitution «d'un appareil bureaucratique appuyant ses décisions sur des recherches scientifiques», contrairement à ce que pense C. Bariteau (art. cité), me semble tout à fait inappropriée. Car si les bureaucraties d'État sont pléthoriques en Afrique, elles correspondent assez peu au modèle wébérien ou à son expression française. Le plus souvent, la recherche scientifique qui se fait en Afrique est elle aussi hétéronome, dépendante des subventions de recherche, de l'aide technique des États coloniaux et soumise à leurs intérêts. Cette intervention est encore plus criante aujourd'hui que la Banque mondiale et les autres organismes internationaux contrôlés par les pays dominants tentent de manière systématique et rationnelle de «développer» les pays endettés en les forçant dans des structures politiques (la démocratie) et organisationnelles (par la constitution d'une école républicaine et d'une technobureaucratie) qui appartiennent aux États-nations d'origine européenne.

<sup>15</sup> D. Weinstein et M. A Weinstein, art. cité, p. 227.

formation de ces sociétés, elles sont ces sociétés. À la chute de la monarchie bourbonnienne et de l'Église dans le plus grand et le premier État-nation d'Europe, la France, la démocratie politique (le contrat social de Rousseau) et la société nationale et globale de la sociologie, qui constitue pour Serres<sup>16</sup> la première religion rationaliste, remplaceront la monarchie et la religion. Si le projet d'une religion positiviste avec son catéchisme et son calendrier n'a pas été suivi, le positivisme comtien fut repris par Durkheim et bien d'autres sociologues soucieux de méthodologie, Bourdieu notamment. Sur le plan théorique, l'anomie durkheimienne et l'analyse des systèmes sociaux de Parsons, la théorie de la bureaucratie de Weber, voilà autant d'exemples de théories et de méthodologies qui s'inscrivent dans l'identité entre société normale et société nationale.

*Conditioned by state-building and the global expansion occasioned above all by capitalism, moderns have come to see the world through the lenses of nationalist discourse — that is, in terms of the kinds of collective identities and divisions defined paradigmatically by the notion of nation<sup>17</sup>.*

La société globale définie par l'État-nation constitue notre propre biais culturel, elle constitue en sociologie un «allant-de-soi», pour reprendre la terminologie de l'ethnométhodologie. À travers la construction moderniste de la société, la notion de société globale, de société normale, nous a permis d'interpréter ce que nos techniques nous appartaient et ne nous appartaient pas.

*Part of the problem is that a great deal of modern social science has tacitly assumed that human beings normally live in one social world at a time. Modern social science has produced a notion of bounded and internally integrated societies and has treated both cross-border relations and subcultures as problematic. It has presumed that the individual consciousness is itself integral and that it requires a stable and consistent social environment<sup>18</sup>.*

La construction globalisante n'est pas qu'imposition idéologique légitimant la domination en naturalisant les rapports sociaux. Elle a une fonction heuristique évidente: c'est une fiction commode et structurante qui nous permet de fonctionner, d'agir selon le principe: toutes choses égales par ailleurs. Elle permet d'atteindre fallacieusement certains

<sup>16</sup> Voir tout particulièrement M. Serres, «Paris 1800», dans M. Serres (dir.), *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, 1989, p. 337-362.

<sup>17</sup> C. Calhoun, ouvr. cité, p. 53.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. xv.

impératifs de la méthode expérimentale. Une définition de la société reposant sur les diktats du globalisme est réputée être fonctionnelle d'une manière connue et prévisible. Cela permet d'isoler un aspect de la société, de construire des hypothèses le concernant et d'accepter le principe de toutes choses égales par ailleurs, car toutes choses s'inscrivant dans la logique de la société globale, il ne reste plus qu'à expliquer des exceptions. À l'extérieur du parapluie théorique de la société globale s'accroît dangereusement le nombre d'hypothèses qui doivent être énoncées.

C'est sous cet éclairage que nous considérerons maintenant le débat qui traverse la sociologie depuis que W. Dilthey<sup>19</sup> s'est opposé au déterminisme positiviste comtien et qui, aujourd'hui, s'exprime dans l'opposition entre les méthodes qualitatives et quantitatives.

### **Le débat en sociologie: méthodes qualitatives et méthodes quantitatives**

De manière quasi cyclique, on s'interroge au Québec sur la validité de «nouvelles» techniques qualitatives et sur la légitimité de l'analyse quantitative. C'est ainsi qu'en 1982 et en 1993 *Sociologie et sociétés* a consacré un numéro à cette thématique. Gilles Houle et Nicole Ramognino notent dans leur présentation du numéro de 1993 le passage «d'une lutte entre frères ennemis» à un «relativisme flou où chacun prend la place qu'il peut dans la distribution des moyens et des ressources accordés à la recherche en sociologie<sup>20</sup>». Nous ne savons trop si l'on doit nommer ce nouvel état «guerre économique», «guerre froide», «chambre à part» ou «ignorance mutuelle». Réunis dans une même salle, tous ces sociologues ne pourraient guère parler métier s'ils n'appartenaient pas au même univers scolaire et administratif. Quel que soit le vocable que l'on choisisse pour désigner leurs rapports, il reste que les uns et les autres ont des préoccupations et des inspirations

---

<sup>19</sup> Les travaux de Dilthey constituent un point de départ commode pour comprendre la critique adressée au positivisme développé sous l'influence de Comte. Dilthey prenait à partie la méthode scientifique, elle et ses présupposés positivistes; toutefois, note A. Giddens (*Politics, Sociology and Social Theory*, Stanford [Calif.], Stanford University Press, 1995), il voulait mettre en place une méthodologie scientifique concurrente à celle des positivistes. Une science humaine qui ne serait pas fondée sur l'observation des comportements mais sur leur interprétation. Cependant, on peut également, comme le propose David Hamilton, dans «Locating the field» (dans N. K. Denzin et Y. S. Lincoln [dir.], ouvr. cité, p. 60-69), remonter à l'opposition de Kant au naturalisme de Descartes, à son appel à la raison pratique à côté de la raison pure.

<sup>20</sup> G. Houle et N. Ramognino, «Présentation/Introduction», *Sociologie et sociétés*, vol. XXV, no 2, 1993, p. 5.

différentes. Avant de considérer comment ce débat s'inscrit dans l'opposition entre société globale et société locale, nous allons construire une typologie de quelques types purs d'opposants, selon le sens que Weber donne à la notion d'idéal-type, soit une exagération, une caricature qu'on ne trouve pas telle quelle dans la réalité.

J'ai tenté de construire cette typologie des approches sociologiques en prenant en considération les techniques d'approche du terrain et la conception des objectifs de la discipline. Cette typologie ne prétend pas tenir compte de toutes les variétés de méthodologies sociologiques, mais elle fournit tout de même un portrait intéressant de ces dernières. C'est avec cela en tête qu'on peut distinguer trois grands types de méthodologie plutôt que simplement deux, quantitatif et qualitatif, comme on le fait traditionnellement. En effet, on néglige habituellement la position des philosophes sociaux comme exprimant un rapport spécifique avec la réalité empirique. Il faut noter aussi que les écoles de pensée ou les techniques que certaines écoles emploient et que je classe au moyen de la typologie ne représentent pas toutes les techniques ou écoles de pensée, et que, sans doute, certaines d'entre elles mériteraient d'être classées dans plus d'un type mais ma démarche consiste avant tout à relever des modèles purs afin de nous aider à réfléchir.

Les philosophes sociaux constituent donc notre premier type. Leur rapport avec l'empirie est distant et ils se servent parfois d'exemples concrets pour illustrer leurs raisonnements, bien souvent sans se soucier de leur validité ou du contexte sociohistorique. Certains parmi les critiques les plus radicaux rejettent la possibilité de toute connaissance empirique; ils se réfèrent davantage à la philosophie et à l'histoire des idées, mais sans en faire précisément l'histoire comme Foucault le fait. Pour nombre d'entre eux, quelle que soit la voie qu'on emprunte, mais surtout lorsqu'il s'agit de méthodes quantitatives, toute démarche empirique n'est que pure technique. C'est à eux que s'en prennent Bourdieu, Chamboredon et Passeron<sup>21</sup>, dans leurs moments les plus positivistes, à leur mépris seigneurial du terrain. Ces auteurs partagent une vision rationaliste de la réalité sociale et ils sont animés par l'esprit de système. Les uns s'inscrivent dans la tradition marxienne, les autres sont plus influencés par le structuro-fonctionnalisme. Certains penseurs postmodernes constituent la dernière mouture des philosophes sociaux. Kathy Charmaz les appelle «postmodernistes négatifs»: «*I take negative postmodernism to mean perspectives that disavow the existence of an external reality, question the authority of scientific observers, reject*

<sup>21</sup> P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, *Le métier de sociologue; préalables épistémologiques*, 2e éd., Paris, Mouton, 1973.

*scientific representations of the world, renounce the quest for order, truth and aesthetics, discard disciplinary boundaries, and depict sociological data as texts*<sup>22</sup>.» Toutefois, contrairement à la plupart des philosophes sociaux, les penseurs postmodernes se méfient de toute grande théorie. Curieusement, leur rejet de toute pensée totalisante est totalitaire. Leur relativisme est absolu.

Les sociologues quantitatifs représentent l'ennemi commun des deux autres groupes, les philosophes sociaux et les sociologues qualitatifs, tout autant à cause du paradigme<sup>23</sup> dans lequel ils s'insèrent que pour leur succès dans la guerre économique à laquelle faisaient référence Houle et Ramognino<sup>24</sup>. Les sociologues quantitatifs sont dépendants des progrès de l'analyse statistique auxquels ils contribuent patiemment et de ceux de l'informatique. Ce sont les progrès de ces champs plus que ceux de la théorie sociologique<sup>25</sup> qui leur permettent d'analyser la complexité sociale.

---

<sup>22</sup> K. Charmaz, art. cité, p. 46.

<sup>23</sup> La notion de paradigme mérite ici un éclaircissement. Pour Khun, les sciences sociales sont pré-paradigmatiques, c'est-à-dire qu'on n'y trouve pas une entente suffisante sur des concepts centraux pour permettre à la science ordinaire ou normale de prendre place. On se trouverait dans un état de constante révolution, ce qui empêcherait la venue d'un authentique progrès scientifique. Certes, il n'y eut jamais en sciences sociales, et plus particulièrement en sociologie, un accord semblable. Toutefois, on se doit de remarquer jusqu'à quel point l'analyse statistique s'est développée dans tous les champs des sciences humaines, et plus encore en sciences humaines appliquées. Que ce soit en sciences de l'administration (marketing, gestion, évaluation de programmes, etc.), en communication ou en épidémiologie, l'analyse statistique s'est développée avec force. Et s'il y a toujours eu des défenseurs d'autres approches dans tous ces domaines, ils étaient constamment minoritaires et dominés. On notera par ailleurs que le concept de paradigme et son usage comme type pur nous empêchent de voir qu'en sciences naturelles également il y a une constante remise en question des idées reçues et que cette dernière est tout autant sinon plus une condition de progrès scientifique (voir P. K. Feyerabend, *Contre la méthode: esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil, 1979).

<sup>24</sup> G. Houle et N. Ramognino, art. cité.

<sup>25</sup> Toutefois, on est en droit de se demander, à l'instar de Christopher Bryant dans *Practical Sociology* (Cambridge, Polity Press, 1995), si, en sciences sociales en tout cas, la théorie des théoriciens est la même que la théorie des chercheurs empiriques. Ces derniers s'en servent souvent dans le cadre hypothético-déductif alors que les premiers recherchent une cohérence d'ensemble. Bourdieu, Chamboredon et Passeron (ouvr. cité) voient d'ailleurs dans l'esprit de système des théoriciens de la Grande Théorie un des écueils majeurs à la mise en place d'une sociologie scientifique, donc nécessairement partielle et morcelée par ses objets d'analyse. Quant aux théoriciens, particulièrement ceux de l'école de Francfort, affirment P. Rabinow et W. M. Sullivan, ils dénoncent ce morcellement comme la preuve de la marche de la rationalité bureaucratique: «*From the Frankfurt School's beginning the critical theorists have concentrated on exploring the*

Le développement des méthodes mathématiques et statistiques n'est pas l'ennemi de la réflexion théorique, mais, au contraire, un allié sûr; celui des méthodes quantitatives permet une compréhension de plus en plus précise des réalités complexes dans des représentations intégrées et synthétiques<sup>26</sup>.

Les quantitatifs partagent avec les tenants de l'approche qualitative un esprit pratique et, le plus souvent, un faible intérêt pour la philosophie des sciences, tout en adhérant généralement à la persuasion postpositiviste.

Les sociologues quantitatifs s'inscrivent dans la tradition durkheimienne et s'inspirent des travaux de Lazarsfeld<sup>27</sup>. Les méthodes quantitatives ont dominé la sociologie américaine<sup>28</sup> après la Seconde Guerre mondiale. Certains sociologues quantitatifs tentent de construire des lois scientifiques comme on en trouve en sciences, quoique, en sociologie, cette tendance soit moins forte qu'en économie ou en psychologie. Dans les années soixante et soixante-dix, au Québec surtout,

---

*specific kinds of fragmentation and mystification that are the consequences of the increasing of rationalization (in the Weberian sense) of the relations of social life.»* (P. Rabinow et W. M. Sullivan, «The interpretive turn: A second look», dans P. Rabinow et W. M. Sullivan, *Interpretive Social Science: A Second Look*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1987, p. 17.)

<sup>26</sup> B. Laplante et J. Renaud, «Le temps retrouvé. Essai sur l'étude quantitative des phénomènes sociaux dynamiques», dans F. Piron et D. Arsenault, *Constructions sociales du temps*, Sillery (Québec), Septentrion, 1996, p. 248.

<sup>27</sup> Le discours de B. Laplante et R. Renaud est caractéristique de la réponse des quantitatifs aux critiques des qualitatifs quant à leur incapacité de comprendre la complexité sociale. Ces critiques sont en effet fort stéréotypées et, généralement sinon toujours, ignorantes des développements actuels en sociologie mathématique. L'évocation que l'on fait de l'avis des pères fondateurs est à mon sens ce qui est le plus désastreux tant les techniques d'analyse statistique et les méthodes de recherche se sont développées, et ce tout particulièrement au cours des vingt-cinq dernières années. Voir B. Laplante et J. Renaud, art. cité, p. 243-272.

<sup>28</sup> On notera toutefois qu'en Europe cette domination sera beaucoup plus partagée. Chez les Français, les sociologues du travail, regroupés autour de Pierre Naville, montrent bien la diversité des approches méthodologiques. «Un simple examen de la multiplicité des aspects du travail [...] montre donc la nécessité où l'on est de les étudier par les méthodes les plus diverses.» (P. Naville, «La méthode en sociologie du travail», dans G. Friedmann et P. Naville [dir.], *Traité de sociologie du travail*, t. 1, Paris, Armand Colin, 1962, p. 38.) L'auteur insiste sur les conditions nécessaires à l'utilisation des méthodes: «Ceci revient encore à dire que les mesures et les dimensions les plus importantes ne relèvent pas d'une métrique quantitative de type arithmétique, ou même statistique, mais des structures d'ordre inhérentes aux systèmes considérés.» (*Ibid.*, p. 49.) Ce qui n'empêche pas l'auteur de conclure que les structures d'ordre propres au travail en font un champ tout à fait approprié pour l'analyse mathématique.

on les a retrouvés massivement dans le champ de la stratification sociale. La plupart souscrivent à une approche hypothético-déductive. Une grande partie des sociologues quantitatifs se servent de l'analyse statistique à des fins descriptives uniquement, mais ne rejettent pas la possibilité d'induire des théories à partir de leurs travaux. Ces derniers, tant pour les bases de données qu'ils utilisent que pour l'orientation générale de leurs problématiques, s'inscrivent dans la gestion technobureaucratique de l'État et des grandes organisations. L'analyse statistique leur permet de mettre au jour des arrangements et des phénomènes difficiles à prévoir et à comprendre, mais il n'y a aucune prétention à établir de quelconques lois historiques. Ils sont plus près de Max Weber lorsqu'il affirme: «Dès qu'il s'agit de l'individualité d'un phénomène, le problème de la causalité ne porte pas sur des lois, mais sur des *connexions* causales concrètes» et plus loin, «la connaissance des *lois* de la causalité ne saurait être le *but*, mais seulement le *moyen* de la recherche<sup>29</sup>». Mais ils s'en éloignent, comme les sociologues qualitatifs inspirés par le mouvement de la *Grounded Theory*, par leur inductivité latente:

Et si resurgit sans cesse l'opinion affirmant que ces points de vue se laisseraient «tirer de la matière même», cela ne provient que de l'illusion naïve du savant qui ne se rend pas compte que dès le départ, en vertu des mêmes idées de valeur avec lesquelles il a abordé inconsciemment sa matière, il a découpé un segment infime dans l'infinité absolue pour en faire l'examen qui seul lui *importe*<sup>30</sup>.

À l'image des philosophes sociaux, on trouve chez les tenants des méthodes qualitatives un large éventail de points de vue. À l'un des bouts du spectre théorie-empirie, certains ethnométhodologues rejettent toute approche théorique à partir d'une vision plus ethnologique. «*The emphasis is anti-theoretical (Fish, 1989) in that it discourages the formulation of comprehensive frameworks for investigating the myriad practices that constitute social order*<sup>31</sup>». Ils se méfient de tous ceux qui mettent un fauteuil, que ce soit celui de l'intellectuel cultivé ou du technicien prolifique, entre le terrain et le chercheur. C'est dans la pratique que la société se vit, que ses structures et ses valeurs prennent forme, c'est dans la pratique qu'on peut les comprendre. Ils trouvent leur inspiration chez Max Weber, Alfred Schutz et, par opposition, dans

<sup>29</sup> M. Weber, «L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales», dans K. M. van Meter (dir.), *La sociologie*, Paris, Larousse, 1994, p. 327. Pour toutes les citations de Weber, c'est moi qui souligne.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>31</sup> A. J. Holstein et J. F. Gubrium, «Phenomenology, ethnomethodology and interpretive practice», dans N. K. Denzin et Y. S. Lincoln (dir.), *ouvr. cité*, p. 266.

les travaux de Talcott Parsons. Si ces ethnométhodologues rejettent toute possibilité d'induction ou d'élaboration théorique, les sociologues de la *Grounded Theory*, Strauss en tête, en font leur premier objectif. Strauss se réfère explicitement à l'école de Chicago et à G. H. Mead, contrairement à Garfinkel, mais il semble que ses principaux référents soient John Dewey et Charles Peirce, les fondateurs du pragmatisme américain.

En fait, que l'on parle des origines des méthodes qualitatives ou de l'adhésion de leurs propagateurs, on se trouve devant plusieurs sources, mais deux principaux courants se dessinent. Le premier puise ses sources chez les tenants de l'école de Chicago. Cette approche qualitative<sup>32</sup> s'est développée à partir des années soixante après un long hiver quantitatif. Ce dernier avait soufflé sur les travaux de Park, Burgess et Mead, sur l'écologie urbaine, les études de communauté et l'interactionnisme symbolique élaborés au début du siècle. Pendant cette période s'étendant grosso modo du début de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la fin des années soixante, la sociologie a été marquée par la domination quasi exclusive des méthodes quantitatives. À cette époque, Parsons s'engageait sur la voie de la suprême théorie alors que le reste de la sociologie américaine, en mal de légitimité scientifique<sup>33</sup>,

---

<sup>32</sup> Voir, pour plus de détails, A. Laperrière «Pour une construction empirique de la théorie: la nouvelle école de Chicago», *Sociologie et sociétés*, vol. XIV, no 1, 1982, p. 31-41.

<sup>33</sup> On comprend généralement assez mal cette recherche de légitimité scientifique des sociologues d'avant-guerre. Il faut la comprendre dans son contexte, une démarche herméneutique que ne font pas souvent ceux qui se proposent d'en généraliser l'usage. Notons d'abord qu'elle concerne toutes les sciences sociales en concurrence les unes avec les autres et non pas seulement la sociologie et que son enjeu était avant tout d'obtenir des ressources et le droit de cité dans les grandes institutions universitaires américaines. C. Camic («Three departments in search of a discipline», *Social Research*, 1996, p. 1010-1032) décrit cette recherche de légitimité comme le dilemme du nouveau venu (*newcomer dilemma*), puisque chaque discipline doit prouver qu'elle se conforme au modèle général des sciences établies qui, à cette époque, sont toutes des sciences naturelles et en même temps démontrer qu'elle constitue une approche originale et donc s'en distinguer. Dans cette concurrence entre les disciplines des sciences sociales et humaines, souligne Camic, les différentes disciplines deviennent les unes pour les autres soit des modèles à imiter, soit des erreurs à éviter. Encore peu différenciées les unes des autres, les diverses disciplines des sciences sociales étaient donc soumises au même dilemme du nouveau venu entre elles que face aux sciences établies. Camic énonce l'hypothèse que les trois grandes écoles de pensée de la sociologie américaine, Chicago, Columbia et Harvard, se sont formées en fonction des conceptions de la discipline et de la méthodologie sociologique qui s'inscrivaient dans la donne organisationnelle et interdisciplinaire locale de chacune de ces universités, conceptions qu'elles ont défendues. En d'autres mots et en se limitant uniquement à la méthodologie, l'approche globalisante et éclectique de l'école de Chicago, l'importance de la

s'engouffrait dans un empirisme a-théorique. Seuls quelques sociologues, notamment C. W. Mills, auraient osé s'élever contre leur recherche de crédibilité. Quoique dans l'ensemble fort juste, cette vision du développement des méthodes qualitatives néglige certains apports de l'école de Columbia parmi les plus importants. Robert K. Merton<sup>34</sup> non seulement fustige ceux qui s'engagent dans une sociologie quantitative a-théorique, mais aussi adopte une approche qualitative fondée sur des entretiens en profondeur dans l'élaboration de sa théorie des types d'influence, par exemple, et sur l'entretien focalisé (*focus-group*) qu'il est d'ailleurs le premier à codifier en 1946, à la suite de sa contribution au Radio Research Program. Il est vrai que sa théorie fonctionnaliste et sa préférence déclarée tant pour l'analyse statistique que pour la philosophie positiviste dans le chapitre premier de son principal ouvrage en font un ancêtre douteux de l'approche qualitative. Cet oubli révèle jusqu'à quel point le terme qualitatif recouvre en sociologie un contenu multiple et ambigu: l'approche qualitative est tantôt le rejet de théories conservatrices, tantôt la condamnation d'un excès de scientificité, tantôt une voie d'évitement du positivisme et de l'analyse causale. Le retour en faveur des méthodes qualitatives dans la sociologie américaine<sup>35</sup> ne doit rien, ou si peu, aux travaux de Merton et de Lazarsfeld<sup>36</sup>.

---

statistique à Columbia, la croyance en l'induction empirique de ces dernières et l'approche analytique hypothético-déductive de Harvard dépendaient tout autant de la force relative des autres départements desdites universités, des conceptions que ceux-ci défendaient par rapport à leur propre science que d'une conception originale et interne à la sociologie. Au tout début du département de sociologie de Chicago, par exemple, W. P. Small, qui en était le directeur, avait échoué dans ses tentatives répétées d'obtenir un enseignement en statistique dans le cadre de ses programmes.

<sup>34</sup> Voir en particulier R. K. Merton «L'apport de la théorie sociologique à la recherche empirique», dans K. M. van Meter (dir.), ouvr. cité, p. 590-603; et R. K. Merton, M. Fiske et P. L. Kendall, *The Focused Interview*, New York, The Free Press, 1990.

<sup>35</sup> Pour atteindre ses objectifs, Dilthey préconisait la création d'une science de l'esprit fondée sur l'interprétation plutôt que sur l'observation. Une science qui accordait la toute première place au sens que les acteurs donnent à leur action. Les exigences d'empathie de sa méthode prêtaient le flanc aux critiques des tenants de l'observation objective (A. Giddens, ouvr. cité), alors que pour ceux, tel H.-G. Gadamer («The problem of historical consciousness», dans P. Rabinow et W. M. Sullivan, ouvr. cité), qui voudront établir une science humaine avant tout fondée sur l'herméneutique, l'approche de Dilthey avait comme principal défaut de ne pas avoir su rompre avec le cartésianisme des sciences naturelles. Gadamer s'inspire plutôt de la phénoménologie d'Husserl et de l'analyse existentielle d'Heidegger pour prolonger la démarche entreprise par Dilthey.

<sup>36</sup> En apparence en tout cas. Strauss écrit en note: «Barney Glaser had studied with Paul Lazarsfeld at Columbia University, and so brought to the development of grounded theory approach some of Lazarsfeld's emphasis on multivariate analysis. The Chicago tradition similarly emphasizes variation.» (A. L. Strauss, *Qualitative Analysis for Social Scientists*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 6.)

Pour Laperrière, le mouvement qui représente le mieux cette nouvelle école de Chicago est celui de la *Grounded Theory* dont Strauss est la meilleure incarnation. L'auteur définit son attitude comme pragmatique: il rejette toute classification comme appartenant au courant inductif ou hypothético-déductif. «*Scientific theories require first of all that they be conceived, then elaborated, then checked out. Everyone agrees on that. What they do not always agree on are the exact terms with which to refer to those three aspects of inquiry. The terms we prefer are induction, deduction, and verification*<sup>37</sup>.» Il reproche d'ailleurs aux philosophes des sciences leur méconnaissance pratique du processus de la recherche: «*Affected by a mistaken imagery (based on speculative philosophy) of effective scientific research — exact, precise, explicit about its technology — students of social life often assume that is should be possible to lay down rules (later if not right now) for carrying out social investigations*<sup>38</sup>.» Ainsi, il rejoint d'une certaine manière nombre de sociologues quantitatifs qui, malgré leur adhésion officielle aux théories postpositivistes de K. Popper, sont avant tout indifférents et même agacés par la place que la philosophie des sciences et l'épistémologie en sont venues à occuper dans la discipline.

Pour ce qui est des tenants des méthodes quantitatives, leur principal défaut réside, selon Strauss, dans la simplification de la réalité que leur méthode exige. L'auteur n'est toutefois pas opposé par principe à l'utilisation conjointe des méthodes qualitatives et quantitatives mais, dit-il, il n'en parle pas parce qu'il n'en a aucune expérience concrète<sup>39</sup>. Par ailleurs, Strauss n'est pas explicite quant à la portée des théories qui peuvent être construites au moyen de l'analyse qualitative. S'agit-il de ces théories de *middle-range* auxquelles Merton nous conviait de travailler ou de théories plus générales? En fait, l'auteur met l'accent plus sur le processus de théorisation, ou processus de découverte, que sur le type de théorisation. La différence la plus importante qu'il fait quant au type de théorie renvoie, d'une part, aux théories substantives limitées à un seul contexte concret et, d'autre part, aux théories formelles sensées s'appliquer à plusieurs contextes sinon à tous<sup>40</sup>.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 7

<sup>39</sup> Ce qui ne l'empêche pas de terminer son ouvrage en fustigeant ceux qui accordent plus de crédibilité à la validité statistique d'un résultat d'analyse qu'au processus de la recherche lui-même.

<sup>40</sup> Notons au passage que l'exemple que développe Strauss du processus de développement d'une théorie formelle alors qu'il ne quitte pas le contexte culturel anglo-saxon pour identifier des «universaux» laisse perplexe quant au niveau de compréhension que l'auteur a du relativisme culturel ou historique. Il semble reproduire

Toutefois, Strauss ne consacre que huit pages à la formulation de théories formelles et, à toutes fins utiles, les 300 autres aux théories substantives plus locales<sup>41</sup>.

De manière générale, contrairement à ceux qu'influence plus la philosophie des sciences, les objets de recherche des empiristes, tant quantitatifs que qualitatifs, sont plus près de l'actualité, de l'action et du politique, pratiquement dans l'univers organisé où ils se trouvent en compétition avec les économistes et les administrateurs. En fait, les empiristes de toute école se méfient surtout de la philosophie spéculative, cela bien que les qualitatifs, avec plus ou moins de bonheur, s'en soient parfois inspirés pour combattre la domination des méthodes quantitatives.

D'autres auteurs aiment voir en Max Weber et sa méthode interprétative plutôt que chez les membres de l'école de Chicago<sup>42</sup> l'origine de la sociologie qualitative. Les travaux de Garfinkel<sup>43</sup> et le mouvement de l'ethnométhodologie constituent sans doute l'école de pensée la plus cohérente dans cette tradition. À la fin des années soixante, Garfinkel reprenait les travaux de Schutz qui s'inspirait de la phénoménologie husserlienne et de la méthode interprétative de Weber ainsi que des premiers écrits de Parsons portant sur les relations entre alter et ego et, surtout, par opposition à ce dernier.

Tant les ethnométhodologues que les tenants de la *Grounded Theory* partagent une vision de la science où l'empirique joue le rôle le plus déterminant. Toutefois, la perspective des ethnométhodologues s'inscrit plus que celle de la *Grounded Theory* dans la tradition et dans le débat entre les méthodes interprétatives et les méthodes inspirées des sciences naturelles. Garfinkel, le fondateur du mouvement ethnométhodologique à l'UCLA, se réfère essentiellement à Schutz qui constitue en quelque sorte le lien entre la tradition européenne, principalement

---

largement l'ethnocentrisme si commun chez nombre de chercheurs américains de l'immédiat après-guerre.

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> Par ailleurs, le nom de nouvelle école de Chicago que Laperrière (art. cité) propose, s'il révèle des parentés certaines, est au mieux faux sous l'angle géographique et trompeur quant à l'évolution de la sociologie américaine. Que l'on parle de Garfinkel, Cicourel ou Strauss, on se réfère à un mouvement californien qu'on pourrait nommer école de Californie.

<sup>43</sup> Voir H. Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, New Jersey, Prentice-Hall, 1967; en français, H. Garfinkel, «Qu'est-ce que l'ethnométhodologie?», dans K. M. van Meter (dir.), ouvr. cité, p. 649-674.

allemande, et la sociologie américaine<sup>44</sup>. Weber est crédité pour «*elevating the importance of Verstehen as a process of sociological interpretation*<sup>45</sup>...» Toutefois, la préoccupation de Weber pour l'interprétation n'excluait pas chez lui le recours à l'observation et il accordait à la méthode expérimentale la plus grande crédibilité. Il n'hésite pas à parler de la statistique comme d'un moyen «de contrôler l'interprétation significative compréhensible» tout en insistant sur ses limites. «On y arrive [...] avec une approximation extrêmement variable, grâce à la statistique, dans les cas (également limités) de phénomènes collectifs démontrables et univoques du point de vue de leur imputation<sup>46</sup>.» Weber est resté ambigu sur ce point. Il ne se prononcera jamais comme Durkheim en faveur d'un positivisme absolu fondé sur la statistique, mais il ne s'en éloignera jamais tout à fait. Il faut dire que Weber, mort en 1920, ne connaissait, à l'instar de tous ceux qui écriront au début de ce siècle, ni les travaux de Gallup, ni ceux de Lazarsfeld, ni les progrès que connaîtra l'analyse statistique avec l'augmentation des capacités de traitement informatique.

Les ethnométhodologues sont plus conscients que les tenants de la *Grounded Theory* de la position qu'ils occupent face à leur objet:

En résumé, la compréhension commune, en tant que processus temporel «interne» d'interprétation, a nécessairement une structure opérationnelle. Pour l'analyste, ne pas voir cette structure signifie qu'il se sert du savoir de sens commun de la société exactement de la même manière que les membres quand ils ont à décider ce que des personnes sont en train de faire ou de quoi elles «parlent réellement». Ce qui revient à utiliser le savoir de sens commun des structures sociales *à la fois* comme thème et comme ressource d'enquête<sup>47</sup>.

Mais, par-dessus tout, ils accordent une toute première importance «au milieu culturel» qui seul nous livre la clé de l'organisation «indexicale». On ne peut comprendre l'interprétation tant subjective qu'objective que les membres d'un groupe donnent à une action, selon le sens de Weber repris par Schutz, sans connaître le stock de connaissances communes dont ils disposent. «[...] *the social distribution of knowledge and its relativity and relevance to the concrete social*

<sup>44</sup> Garfinkel n'est pas le seul sociologue influencé par Schutz. Talcott Parsons échangera une correspondance régulière avec Alfred Schutz. Comme ce dernier, Parsons est aussi influencé par Weber et joue un rôle important dans la sociologie de Garfinkel.

<sup>45</sup> Voir T. A. Schwandt, «Constructivist, interpretivist approaches to human inquiry», dans N. K. Denzin et Y. S. Lincoln (dir.), ouvr. cité, p. 120.

<sup>46</sup> M. Weber, *Économie et société*, Paris, Plon Agora, 1995, vol. 1, p. 36.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 671.

*environment of a concrete group in a concrete historical situation. Here are the legitimate problems of relativism, historicism, and of the so-called sociology of knowledge*<sup>48</sup>.»

Comme Weber le voyait déjà, la recherche de théories générales semble moins un but pour les ethnométhodologues que la compréhension des mécanismes par lesquels les particularismes s'expriment. Voilà qui nous amène au cœur de la notion même de société globale. Pour les ethnométhodologues, cette société globale est en soi un problème alors que, tant chez les sociologues quantitatifs que chez les philosophes sociaux, dans des termes différents cependant, elle est postulée ou tenue pour acquise. En effet, l'analyse quantitative doit faire plus que «l'imputation rationaliste des intentions», dans les mots de Paul Bernard<sup>49</sup>, pour surmonter sa faible capacité à comprendre les «schèmes et les intentions des acteurs». Elle doit aussi faire une imputation théorique des formes sociales, ce en quoi elle est rejointe par les tenants de la *Grounded Theory*, cette imputation théorique étant une vision rationaliste et moderniste de la société globale. C'est ce que souligne Côté<sup>50</sup> en condamnant la faible capacité du mouvement phénoménologique pragmatique de se situer face à l'historicité. Mais il ne s'agit pas simplement de dénoncer la négation du caractère historique des sociétés et des théories les concernant, mais de s'interroger sur la construction sociale et politique du concept même de société globale.

Les constructionnistes franchissent un pas de plus dans la négation de la pertinence du concept de société globale. Les plus radicaux d'entre eux nient l'existence de toute réalité objective. Toutefois, pour le plus grand nombre, cette réalité extérieure existe, mais c'est notre appréhension de celle-ci qui est construite. Pour Rorty, il s'agit essentiellement de rejeter le concept de Vérité tout en admettant celui de Réalité objective: «*The world does not speak. Only we do*<sup>51</sup>.» Cependant, nous n'avons pas accès à la Réalité sans la médiation du langage, ce qui donne au monde l'allure d'une construction pratique et empirique. Cette conception s'inscrit très bien dans la pensée postmoderne:

---

<sup>48</sup> A. Schutz, «Husserl's importance for the social sciences», dans A. Schutz, *Collected Papers*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1962, vol. 1, p. 149.

<sup>49</sup> P. Bernard, «Cause perdue? Le pouvoir heuristique de l'analyse causale», *Sociologie et sociétés*, vol. XXV, no 2, 1993, p. 171-189.

<sup>50</sup> J.-F. Côté, «Critique de la synchronicité de la phénoménologie pragmatiste», dans F. Piron et D. Arsenault (dir.), ouvr. cité, p. 243-272.

<sup>51</sup> R. Rorty, «The contingency of language», dans B. R. Goodman, *Pragmatism*, New York, Routledge, 1995, p.110.

*Rejecting all “metanarratives”, or supposedly universal representations of reality, deconstructive postmodernists insist that the making of every aspect of human existence is culturally created and determined in particular, localized circumstances about which no generalizations can be made. Even particularized meaning, however, is regarded as relative and temporary*<sup>52</sup>.

La critique que Jean-François Lyotard fait de l'héritage des Lumières, la disparition, sous l'influence de la science, des métarécits, qui, en s'appliquant à toute la société, à toutes les sociétés, légitimaient nos institutions, l'amènent à voir dans le niveau local le lieu de l'institution de la société, à abandonner en tout cas l'idée d'un système social organique.

De cette décomposition des grands Récits, que nous analysons plus loin, il s'ensuit ce que d'aucuns analysent comme la dissolution du lien social et le passage des collectivités sociales à l'état de masse composée d'atomes individuels lancés dans un absurde mouvement brownien. Il n'en est rien, c'est une vue qui nous paraît obnubilée par la représentation paradisiaque d'une société «organique» perdue.

Le *soi* est peu, mais il n'est pas isolé, il est pris dans une texture de relations plus complexe et plus mobile que jamais. Il est toujours, jeune ou vieux, homme ou femme, riche ou pauvre, placé sur des «nœuds» de circuits de communication, seraient-ils infimes<sup>53</sup>.

Voilà qui nous ramène à la notion de «stock de connaissances disponibles» de Schutz, tout en insistant plus sur sa dynamique — par quels moyens ou réseaux ce stock se propage-t-il — que sur sa statique. C'est l'existence de ce stock qui est un préalable à toute forme de communication. Mais toute la question réside dans l'étendue de cette communication qu'on présumait sociétale, incluse à l'intérieur de l'État-nation ou au sein de l'Église, première organisation transnationale, alors que rien n'est moins sûr. Malheureusement, l'insistance de Lyotard sur les processus langagiers et leur «performativité» nous laisse sans réponse sur la dynamique du processus d'institutionnalisation<sup>54</sup> des connaissances communes hors du modèle organique, qu'il soit par consensus et univoque comme chez les systémistes, ou par

<sup>52</sup> C. Spretnak, citée dans A. J. Vidich et S. M. Lyman, art. cité, p. 40.

<sup>53</sup> J.-F. Lyotard, *La condition postmoderne: rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979, p. 31.

<sup>54</sup> Lyotard tient toutefois pour acquis que ce processus est dans un constant devenir puisque son produit, les pratiques institutionnelles, peut être modifié quand il devient un enjeu social.

opposition et équivoque chez les marxistes. Cela nous oblige à nous interroger davantage sur le rapport global/local. Jusqu'à quel point l'État-nation, l'épine dorsale de la société organique, constitue-t-il un niveau global? Comment doit-on considérer ces vastes ensembles que forment les entreprises multinationales et les empires coloniaux? Est-ce que les prises de conscience écologiques et les possibilités techniques nous amènent à réfléchir ce rapport avec d'autres paramètres? En d'autres mots, comment le lien social, le stock de connaissances communes construit historiquement et situé culturellement, prend-il corps à l'intérieur d'un enchevêtrement de réseaux de communication tantôt globaux tantôt locaux?

### Global et local, une opposition polymorphe

Malgré les avertissements de Lyotard, nombre de ceux qui voient dans le niveau local le lieu de constitution de la société embrassent une vision nostalgique face à une «société organique perdue». Cette nostalgie a été historiquement associée à l'école de Chicago et à l'ethnographie américaine. «*Redfield's orientation, Rousseauian in its ethos, would provide a generation of anthropologists with a rustic outlook — a post-missionary attitude that sought to preserve and protect the lifeways of primitive*<sup>55</sup>.» Or, à l'âge de l'automobile, de l'avion et du courrier électronique, la notion de «localisme» doit être comprise hors d'une stricte référence géographique. En fait, cette dernière n'est qu'une des sources du lien social. Dans le contexte actuel d'un capitalisme transnational et déterritorialisé, l'appartenance urbaine n'a plus la même connotation. Que l'on songe au triangle européen formé par Lyon, Milan et Stuttgart, à l'importance de Toronto sur l'échiquier nord-américain ou à Hongkong, Tokyo et Séoul, on se trouve face à un «*network of urban formations, without a clearly definable center; whose links to one another are far stronger than their relationship to their immediate hinterlands*<sup>56</sup>». Mais même ces villes, contrairement aux antiques Cités-États, ne sont plus les vecteurs politiques et organisationnels de ces réseaux. Ce sont les corporations transnationales qui les habitent et les contrôlent, plus qu'elles n'en proviennent, qui les animent. Une des conséquences de la division internationale du travail est l'expansion des modes de vie du premier monde à une classe internationale qui a le monde comme culture et comme référent. Dans ce contexte, l'appartenance à une grande organisation détermine l'appartenance à un réseau de significations

<sup>55</sup> A. S. Vidich et S. M. Lyman, art. cité, p. 35.

<sup>56</sup> A. Dirlik, «The global in the local», dans R. Wilson et W. Dissanayaka (dir), ouvr. cité, 1996, p. 29.

partagé à l'échelle du capitalisme transnational. Le discours de corporations est local dans la mesure où il n'est partagé que par leur seul groupe. Il est global parce qu'il se répercute sur toute la planète. Les organisations du savoir et le milieu intellectuel plus spécifiquement trouvent également leur scène déterritorialisée.

Sur le plan local, géographiquement parlant, chez ceux qui sont exclus de la grande entreprise, la transnationalisation, en rompant le pacte du New Deal, ne laisse que des conséquences «localisantes». Le niveau national, en perdant son rôle et sa légitimité comme siège de la domination économique, perd tout autant sa possibilité de générer des solidarités, un lien social global.

Une conséquence immédiate de la déterritorialisation est que le niveau local ne signifie en rien un petit nombre de personnes. La taille des formations urbaines, des organisations transnationales ou d'une classe dominante internationale nous transporte à des années-lumière du village qui en est venu à représenter le niveau local dans l'imaginaire de certains propagandistes des méthodes qualitatives. Les travaux de Geert Hofstede sont représentatifs d'une démarche quantitative qui tient compte des différences culturelles à l'intérieur d'une organisation transnationale<sup>57</sup>.

Une deuxième manière de définir le niveau local a été d'opposer le discours dominant et globalisant aux discours divergents de groupes dominés qui, par contraste, sont perçus comme locaux. Les femmes, les gais et lesbiennes, les autochtones et les groupes ethniques sont définis comme locaux par opposition au discours globalisant et hégémonique des hommes blancs, tout particulièrement le discours scientifique.

*New epistemologies from previously silenced groups emerge to offer solutions to this problem. The concept of the aloof researcher has been abandoned. More action-, activist-oriented research is on the horizon, as are more social criticism and social critique. The search for grand narratives will be replaced by more local, small-scale theories fitted to specific problems and specific situations*<sup>58</sup>.

Malgré que les auteurs ne parviennent pas à expliquer en quoi une épistémologie appropriée pour la moitié de l'humanité, les femmes, serait essentiellement locale et à petite échelle, on doit reconnaître que

<sup>57</sup> Voir plus particulièrement G. Hofstede, *Cultures and Organization: Software of the Mind*, New York, McGraw-Hill, 1997.

<sup>58</sup> N. K. Denzin et Y. S. Lincoln, «Introduction», dans N. K. Denzin et Y. S. Lincoln (dir.), ouvr. cité, p. 15.

les processus de pensée, de formation des concepts, ne correspondent pas à un seul modèle, et surtout pas à celui de la rationalité économique. Par ailleurs, on aurait tort de croire qu'il n'existe des processus locaux que chez les groupes discriminés, et le fait d'assimiler les modes de raisonnement scientifique à la classe capitaliste confond les débats d'universitaires avec les débats de société. La volonté affirmée de définir les méthodes qualitatives comme un moyen de contestation sociale qui traverse, par exemple, le *Handbook of Qualitative Research* ne repose sur aucune nécessité épistémologique.

En somme, ces différentes compréhensions du rapport global/local nous laissent avec une image plus floue et plus complexe que le simple rapport État-nation/communautés locales que les sociologues critiques comme Calhoun ou les postmodernes comme Lyotard affectionnent: une remise en question de la société globale organique fondée sur la conception moderne de l'État-nation. Ce dernier se trouve dépassé de l'intérieur par l'accroissement de la complexité sociale urbaine et de l'extérieur par la multiplication des moyens de communication et une mondialisation certaine.

### **En guise de conclusion: quelques lignes de conduite méthodologique**

Un des fondements des méthodes interprétatives, la contextualisation sociohistorique, a été examiné avec plus de profondeur. Or l'opposition qui était faite alors au positivisme était de situer des éléments qui ne peuvent être considérés que dans leur contexte en regard de la globalité, de rechercher l'universalisme ou la généralisation. Or, en sociologie ou en anthropologie en tout cas, on n'est plus guère à la recherche de lois universelles et générales. La notion de théories de portée moyenne a depuis longtemps conquis ce champ. Même dans les champs où la sociologie mathématique domine nettement, on n'est plus à la recherche de lois universelles. On s'étonne de voir ressasser les mêmes bons vieux reproches, malgré que l'on sache qu'ils ne sont plus guère pertinents. Guba et Lincoln nous offrent le plus beau morceau de cette attitude. Voici en quels termes ils l'expriment dans une note de fin de document:

*Many of the objections listed here were first enunciated by positivists themselves; indeed, we might argue that the postpositivist position represents an attempt to transform positivism in ways that take account of these same objections. The naive positivist position of the sixteenth to nineteenth centuries is no longer held by anyone even casually acquainted with these problems. Although we would concede that the postpositivist position, as enunciated, for example, by Denis Phillips*

(1987, 1990a, 1990b), represents a considerable improvement over classic positivism it fails to make a clear break<sup>59</sup>.

Les auteurs justifient leur attitude par la contribution de Khun: «*The notion that these problems required a paradigm shift was poorly recognized until the publication of Thomas Khun's landmark work, The Structure of Scientific Revolution*<sup>60</sup>...» Une bien étrange invocation quand on sait le faible intérêt manifesté pour l'originalité des sciences sociales dans son ouvrage. Les auteurs semblent vouloir effectuer un changement paradigmatique à tout prix. Il faut se méfier d'un relativisme devenu une simple mode, une paresse intellectuelle, alors qu'on ne peut nier ses bases dans la critique de la domination culturelle et politique ni non plus simplement en rester là comme Calhoun<sup>61</sup> le note avec véhémence. On peut s'engager dans la critique du relativisme absolu dans la même voie que Boudon<sup>62</sup> qui en démonte la logique en signalant la contradiction entre les deux termes, un relativisme absolu contenant sa propre négation, et souligner, à l'instar de Calhoun, que le nihilisme de l'approche nous laisse sans gain épistémique.

Par contre, on a assez peu appris, chez les tenants quantitatifs, de la critique apportée par l'herméneutique et les méthodes interprétatives. On se soucie assez peu, dans l'élaboration des questionnaires, de la compréhension différente des questions selon l'interlocuteur. Le sens qui sera donné aux questions est postulé le même dans tous les sous-groupes d'une population, en déni des mentalités locales. Notamment, on aime mieux ne pas voir la reformulation que les intervieweurs doivent faire des questions pour être compris par des gens de cultures différentes. Et si parfois on traduit un questionnaire dans une autre langue afin d'être compris, on ne le reconstruit pas en fonction de conceptions différentes du monde. Les questions délicates, celles que les répondants risquent de trouver telles, sont réputées les mêmes, celles de la culture dominante. La contestation à laquelle ont donné lieu les méthodes qualitatives nous amène également à situer tous nos outils par rapport à une compréhension des enquêtés qui sera tantôt locale tantôt globale selon les déterminants du lien social mis en jeu. On doit, par exemple, toujours s'interroger sur le sens que prennent certains concepts dans une société rendue plus complexe par l'imbrication de

<sup>59</sup> E. G. Guba et Y. S. Lincoln, «Competing paradigms in qualitative research», dans N. K. Denzin et Y. S. Lincoln (dir.), ouvr. cité, p. 116.

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> C. Calhoun, ouvr. cité.

<sup>62</sup> R. Boudon, «Le chœur des relativistes», dans M. Audet et H. Bouchicki (dir.), *Structuration du social et modernité avancée*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 55-78.

nombreux réseaux de déterminants, par l'éclatement des sociétés nationales, mais aussi par de nombreuses formes sociales comme l'entreprise ou la famille. Pensons simplement aux réalités considérées autrefois comme simples à mesurer, tels l'emploi ou l'état civil, qui exigent désormais une grande variété de questions.

Mais, par-dessus tout, on doit abandonner l'attitude arrogante de l'expert qui prétend comprendre la société avant même le début de son étude. L'utilisation des méthodes qualitatives préalables à la construction d'outils quantitatifs devient de plus en plus incontournable.

L'identification du lien social que nous propose de faire Lyotard devient un jeu à plusieurs niveaux, puisque les réseaux de communication des jeux de langage qui définissent les positions sociales des individus sont eux aussi à plusieurs niveaux. Par conséquent on doit définir ou redéployer les méthodologies en fonction de ces différents niveaux de signification. Doit-on, par exemple, se mettre à construire des échantillons de réseaux à partir d'une sélection probabiliste d'individus? Certains modèles d'analyse, telle l'analyse multi-niveaux, doivent être encouragés.

En l'absence d'un modèle valide de la société globale, les études empiriques doivent fournir elles-mêmes un cadre interprétatif qui corresponde aux caractéristiques de notre objet d'étude. L'abandon de l'opposition local/global moderniste nous oblige à problématiser ce que nous tenions pour acquis dans la logique du «toutes choses égales par ailleurs». On doit plutôt l'aborder dans l'optique d'un «toutes choses différentes par ailleurs». C'est en quelque sorte la fin de fin de l'universalisme normatif: «*Race and gender, for example, need to be seen as socio-cultural organizations of roles and identities, not simple derivations from alleged facts of biology*<sup>63</sup>.» On doit penser les différences sans le «biais assimilationniste» qui se trouve sous l'affirmation «tout le monde est pareil».

André TREMBLAY  
Faculté des sciences sociales  
Université d'Ottawa

## Résumé

La sociologie comme ses méthodologies se sont développées dans la foulée des sociétés nationales. Le XIXe siècle a érigé ces dernières comme seules sociétés globales légitimes, et la sociologie les a

---

<sup>63</sup> C. Calhoun, ouvr. cité, p. 76.

construites comme le modèle de la société. L'auteur considère l'opposition entre les méthodes qualitatives et les méthodes quantitatives sous cet éclairage tout en élargissant le débat aux philosophes sociaux anti-empiriques. Il interroge également l'opposition entre société globale et société locale commune à la pensée postmoderne et l'équivalence faite par certains courants de pensée entre le niveau d'analyse et l'orientation politique des chercheurs. L'auteur termine en proposant quelques orientations méthodologiques.

Mots-clés: société globale, société locale, méthodologie, qualitatif, quantitatif, philosophie sociale, postmodernité, État-nation.

### Summary

Both sociology and its methodologies developed in the wake of national societies. The nineteenth century constructed these latter as the only legitimate global societies, and sociology constructed them as the model for society. The author considers the opposition between qualitative and quantitative methods in this light, all the while widening the debate to encompass anti-empirical social philosophers. He also examines the opposition between global society and shared local society through the lenses of postmodern thought and the equivalence sometimes made between researchers' level of analysis and political orientation. The author concludes by proposing a number of methodological orientations.

Key-words: global society, local society, methodology, qualitative, quantitative, social philosophy, postmodernity, nation-state.

### Resumen

La sociología, como sus metodologías, se ha desarrollado en el contexto de formación de las sociedades nacionales. El siglo XIX erigió estas últimas como las únicas sociedades globales legítimas, y la sociología las ha constituido como modelos de sociedad. El autor considera la oposición entre métodos cualitativos y cuantitativos según esta perspectiva y extiende dicho debate a los filósofos sociales antiempiricistas. Además, interroga la oposición entre sociedad global y sociedad local común en el pensamiento posmoderno y la equivalencia que ciertas corrientes de pensamiento plantean entre el nivel de análisis y la orientación política de los investigadores. El autor finalmente propone algunas orientaciones metodológicas.

Palabras claves: sociedad global, sociedad local, metodología, cualitativo, cuantitativo, filosofía social, posmodernidad, Estado-nación.